

LES SCYTHES

TRAGÉDIE

NOUVELLE EDITION, Corrigée et augmentée sur celle de Genève.

VOLTAIRE

1757

LES SCYTHES

TRAGÉDIE

NOUVELLE EDITION, Corrigée et augmentée sur celle de Genève.

Par M. DE VOLTAIRE

À PARIS, Chez LACOMBE, Libraire, quai de Conti.

M. DCC. LXVII. AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PRÉFACE.

On sait que chez des nations polies et ingénieuses, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'élégies, d'odes, d'épigrammes ; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse par des nouveautés passagères des chefs-d'oeuvre immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des moeurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles ces sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de Scudéry et de Boisrobert, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne sont que des fables insipides, sans moeurs et sans caractères. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux, on traite des passions usées et des événements communs ; *omnia jam vulgata*. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse : mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de Campistron est triste ; le lecteur dit : Je connaissais tout cela, et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il sera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie, le contraste des mahométans et des chrétiens, celui des Américains et des Espagnols, celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des moeurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hasarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes et des anciens Persans, qui peut-être est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs, avec des princes, et de mêler les moeurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple ; on peut faire parler des pères guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursoufflée ; car qui doit l'être ? Le boursoufflé, l'ampoulé ne convient pas même à César.

Toute grandeur doit être simple.

C'est ici, en quelque sorte, l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentiments aussi touchants que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitants des campagnes ; tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'Alzire, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : « J'entends, c'est Arlequin sauvage. »

Il est certain qu'Alzire n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposants.

La tragédie des Scythes est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène, deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on, d'une fille qui prend soin de la vieille de son père, et qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle ? un pâtre qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseyaient sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité !

Ceux qui se connaissent en déclamation et en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards, dont l'un tremble pour son fils, et l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort ; un père, affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siège de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils ; un ami éperdu qui partage ses douleurs et sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever : ce même père qui, dans ces moments de saisissement et d'angoisse, apprend que son fils est tué, et qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé ; ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont M. Lekain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé, avant mademoiselle Clairon, jouer dans Oreste la scène de l'urne comme elle l'a jouée ? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile et sans vie ? Qui aurait osé, comme M. Lekain,

sortir, les bras ensanglantés, du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice[7] qui représentait Sémiramis se traînait mourante sur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites maîtresses appelèrent d'abord des postures, et ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé des tableaux de Michel-Ange. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvements plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de Sémiramis, d'Oreste, et de Tancrède, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de Clytemnestre qu'on égorge derrière la scène, paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait quand il entendait : ô tekno ! teknon ! Oikteiré ten tékousan. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique :

Mais il est des objets que l'art judicieux

Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes avec des solécismes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue ! Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque, font un grand effet, sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur ; car alors, au lieu de tragédies, on aurait la rareté, la curiosité.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très difficile à bien jouer : on ne la donne point au théâtre, parce

qu'on ne la croit point assez bonne ; d'ailleurs, presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome sauvée, la Mort de César, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action ; ils craignent de contribuer à former un grand tableau ; ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rythme et l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner les Scythes au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très faible esquisse que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, et surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des Scythes s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

NB. Les tirets - Qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauses, les silences, les tons ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie soit jamais représentée.

AVIS AU LECTEUR

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses Tragédies imprimées à Paris, chez Duchêne, au Temple du Goût, en 1764, avec Privilège du Roi, ne sont point du tout conformes à l'Original. Il ne fait pas pourquoi le Libraire a obtenu un Privilège sans le consulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des Pièces de Théâtre et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la Tragédie d'Oreste, le Libraire du Temple du Goût finit la pièce par ces deux vers de Pilade :

- Que l'amitié triomphe en tous temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels et des crimes, des Dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de Pilade, que c'est un Personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami Oreste d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres éditions on lit :

Et du courroux des Dieux.

On ne conçoit pas comment, dans la même Tragédie, l'éditeur a pu imprimer (page 237).

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laissez cette cendre à mon juste courroux, etc.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, et de violer si grossièrement les premières règles de la Poésie Française ? Il y a plus encore. Le sens est perverti. Il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un Comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté et gâté son rôle. Un Libraire ignorant achète une mauvaise copie du Souffleur de la Comédie, et au lieu de suivre l'édition de Genève qui est fidèle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la Tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes,
Un coeur tel que le sien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impose !

Peut-on présenter aux Lecteurs un pareil galimatias et voler ainsi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques Libraires. Ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'Imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, et leurs misérables éditions décriées, restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrede est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'Auteur est

obligé de déclarer qu'il y a dans cette piece beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni fait, ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures furieux
L'ont accablé de traits dans leur rage cruelle.

L'Orphelin de la Chine n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces quatrevers que dit Gengiskan, et qui sont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps ;
Respectez-les ; ils font le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce discours est très convenable dans la bouche d'un Prince-sage, qui parle à des Tartares ennemis des lois et de la sienne.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monuments
Échappés aux fureurs des flammes, du pillage.

Toute la fin de la tragédie de Zulime est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes, et qui s'en punit, à qui son père pardonne, et qui s'écrie dans son désespoir, J'en suis indigne, doit faire un grand effet ! On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinents qu'on a mis dans Olimpie, sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main.

Ne viens point, malheureux, par différents efforts.

En un mot, l'Auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes et de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des Scènes plus impertinemment tronquées. Cette manoeuvre a été poussée à un tel excès , que les Comédiens de Province eux-mêmes, révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années : tantôt on publie sous son nom de prétendues lettres secrètes ; tantôt ce sont des lettres à ses amis du Parnasse, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; et puis c'est son porte-feuille retrouvé, que personne ne voudrait ramasser. Granger le Libraire met son nom

hardiment à un tome de Mélanges ; un ex-Jésuite lui attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature Française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent, comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire, comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents Comédiens Français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui commencent par dire leurs avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un Commis ; sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable ; qui parlent de poésie, et qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ? Combien enfin deviennent calomnieux de profession, pour avoir du pain ; et qui vendent des injures à tant la feuille ?

PERSONNAGES

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéide.

HIRCAN, officier d'Athamare.

SCYTHES.

PERSANS.

*Nota : Texte établi à partir du document numérisé de la
BnF cote YF-6693.*

ACTE I

Le théâtre représente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes et des cabanes.

SCÈNE PREMIÈRE.

**Hermodan, Indatire, et Deux Scythes,
couverts de peaux de tigres ou de lions.**

HERMODAN.

Indatire, mon fils, quelle est donc cette audace ?
Qui sont ces étrangers ? Quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
5 Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asiles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
10 Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril et la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance ; et d'abord,
L'olivier à la main, devant nous se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante ;
15 L'or et les diamants brillent sur ses habits,
Son turban disparaît sous les feux des rubis ;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître
Que ce titre de maître, aux Persans si sacré
20 Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.
« Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux ? Viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous insulter ? »
25 Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que, des États Persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques moeurs et pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
30 Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.

Détachez ce morceau, et enflez un peu la voix.

Nous offrons cependant à sa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
35 Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas,
Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornements des guerriers, et nos seules parures.
Ils présentent alors, à nos regards surpris,
40 Des chefs-d'oeuvre d'orgueil sans mesure et sans prix,
Instruments de mollesse, où sous l'or et la soie
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.
Nous avons rejeté ces présents corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos moeurs,
45 Superbes ennemis de la simple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure ;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
50 Sur nos lacs, en nos bois, aux bords de nos fontaines,
Les habitants des airs, de la terre et des eaux.
Contents de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
55 Ils pourront voir nos jeux et nos solennités,
Les charmes d'Obéide, et mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée,
La Perse est triomphante ; Obéide adorée,
Par un charme invincible a subjugué tes sens !
60 Cet objet, tu le sais, naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître !

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
65 Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une Cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté : la vertu malheureuse
70 Devient plus respectable, et m'est plus précieuse.
Je vois avec plaisir que du sein des honneurs,
Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos moeurs,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'âme la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

75 Son adorable fille est encore au-dessus.
De son sexe et du nôtre elle unit les vertus.
Le croiriez-vous, mon père ? Elle est belle, et l'ignore.
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.
Son âme est noble au moins ; car elle est sans orgueil.
80 Jamais aucun dégoût ne glaça son accueil.

Sans avilissement à tout elle s'abaisse ;
D'un père infortuné soulage la vieillesse,
Le console, le sert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
85 On la voit supporter la fatigue obstinée
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amusements d'un peuple belliqueux.
Elle est de nos beautés l'amour et le modèle ;
90 Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que son père admis dans ce séjour,
Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,
95 Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de son destin n'a rien manifesté !
Sur son rang, sur les siens pourquoi se taire encore ?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
100 Au sang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide,
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

Hermodain, Indatire, Sozame.

INDATIRE.

Ô vieillard généreux !
Ô cher concitoyen de nos pères heureux !
105 Les Persans en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du saint noeud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux Dieux.
J'en atteste les miens, et le jour qui m'éclaire,
110 Mon cœur se donne à toi, comme il est à mon père ;
Je te sers comme lui. Quoi, tu verses des pleurs !

SOZAME.

J'en verse de tendresse ; et si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
115 La cicatrice en reste ; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'est connue ;
Qui peut donc t'affliger ? Ma candeur ingénue
Mérite que ton coeur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

120 À la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

Ô mon fils ! Ô mon cher Indatire !
Ma fille est, je le sais, soumise à mon empire ;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà pressé ;
125 Je ne la gêne point sous la loi paternelle ;
Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien,
Traite son digne sang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta sage contrée
130 Préside à l'union que j'ai tant désirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble espoir de ma triste famille ;
135 Mon fils, obtiens ses vœux ; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embrasse tes genoux, et je revole aux siens.

SCÈNE III.

Hermodan, Sozame.

SOZAME.

Ami, reposons-nous sur ce siège sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse et le feuillage,
140 La nature nous l'offre ; et je hais dès longtemps
Ceux que l'art a tissés dans les palais des grands.

Dais : Ouvrage dans la forme des anciens ciels de lit et qui sert de couronnement à un autel, à un trône, etc. Poétiquement, sous le dais, sur le trône, au sein des grandeurs. [L]

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse ?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop longtemps de cette confiance.
Je ne liais point les grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un désir curieux attira dans nos bois :

145 J'aimai de ces Persans les moeurs nobles et fières.
Je sais que les humains sont nés égaux et frères ;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter ;
Et la simplicité de notre République
150 N'est point une leçon pour l'État monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux ; pardonne au coeur d'un père.
155 J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle et ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN.

Ils s'asseyent tous deux.

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
160 Je portais la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjuguait l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah ! Crois-moi ; tous ces lauriers affreux,
165 Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces États dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon coeur je les ai détestés.
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses,
170 M'orna de dignités, me combla de richesses.
À ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut ; et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
175 Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle Cour.
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis, de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
180 Un enfant de sa soeur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son coeur,

185 Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge et mon espoir unique.
Athamare est son nom ; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage ?

SOZAME.

190 J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violents
D'un esprit indomptable en ses emportements.
De sa mère, en ce temps, les Dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce Prince elle fut enlevée.
195 Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
Le grand art de tromper en paraissant sincères ;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
200 Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône...

HERMODAN.

Ô de la servitude effets avilissants !
Quoi ! La plainte est un crime à la Cour des Persans !

SOZAME.

205 Le premier de l'État, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

HERMODAN.

Comment recherches-tu cette basse grandeur ?

SOZAME.

Les deux vieillards se lèvent.

Ce souvenir honteux soulève encor mon coeur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
210 Pour m'arracher l'honneur, la fortune, et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réussit.
Smerdis proscrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois et mes biens le prix de mon service.
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,
215 Ne voit plus que son père, et subissant son sort
Accompagne ma fuite et s'expose à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme,
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grâce au ciel, parvenu,
220 J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les Cours, à la suite des Rois,
Loin des seuls citoyens gouvernés par les lois.

225 Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,
Du faste des grandeurs autrefois entourée,
Dans le secret du coeur pourrait entretenir
De ses honneurs passés l'importun souvenir.
J'ai peur que la raison, l'amitié filiale
230 Combattent faiblement l'illusion fatale
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des Cours.
Voilà ce qui tantôt rappelant mes alarmes,
À rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

235 Que peux-tu craindre ici ? Qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter ;
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée ;
Jamais de tristes soins sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en nos déserts heureux
240 Fait mépriser la Cour et ses fers dangereux.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette Cour si perfide.
Mais j'exige de toi que ta tendre amitié
Me garde le secret que je t'ai confié.
245 Ne révèle jamais mes grandeurs éclipsées,
Ni mes soupçons présents, ni mes douleurs passées :
Cache-les à ton fils ; et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets ; mais apprends qu'on devine
250 Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, et surtout à mon fils ;
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV.

Hermodan, Sozame, Indatire.

INDATIRE.

Obéide se donne ;
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
255 Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V.

Sozame, Hermodan, Indatire, Un Scythe.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux
260 Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a longtemps cherché.

HERMODAN, à Sozame.

265 Ô ciel ! Jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre !

INDATIRE.

Lui poursuivre Sozame ! Il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent et guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde.
270 Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, et fatigués d'orages,
275 Préféraient de nos moeurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre ;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN, à Sozame.

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présents.
280 Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
Ces esclaves brillants veulent au moins séduire.

Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire.
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
285 D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les Rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE, à Sozame.

295 Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse ?
295 Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

À Sozame.

300 Viens offrir cette main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuse à ta fille promise,
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Obéide, Sulma.

SULMA.

Vous y résolvez-vous ?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage

D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage.
305 On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés
310 Que tant d'avidés mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée,
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,
Qui rappelait mon coeur à mon premier séjour.
315 J'ai sans doute à ce coeur fait trop de violence
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats
Un esprit et des moeurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la Cour adorée,
320 D'esclaves couronnés à toute heure entourée ;
Tous ces grands de la Perse à ma porte rampants
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talents mercenaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires.
325 J'ai pris un nouvel être ; et s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur ;
330 Dans votre abaissement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le coeur est-il maître
De n'aimer pas les lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ses droits ; ses bienfaisantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.

335 On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉIDE.

Si la Perse a pour toi des charmes si puissants,
je te contrains pas, quitte moi, j'y consens ;
J'en gémirai Sulma : dans mon palais nourrie,
340 Tu fus en tous les temps le soutien de ma vie ;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De supporter un joug qui commence à peser.
Dans les lâches parents qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une âme assez bien née,
345 Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève, et ce que je te dois.
D'une pitié bien juste elle sera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma ; revois, si tu le veux,
350 La superbe Ecbatane et ses peuples heureux.
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah ! Que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain !
355 J'ai vécu pour vous seule ; et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

360 Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton ;
Après la honte enfin, qu'une telle insolence
Fait toujours rejaillir sur la faible innocence,
365 Morte pour mon pays, et cachée en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux ;
Tout m'est indifférent !

SULMA.

Ah ! Contrainte inutile !
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un coeur tranquille ?

OBÉIDE.

370 Hélas ! Veux-tu m'ôter, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir !
Cesse de m'affliger. Mon père veut un gendre ;
Il ne l'ordonne point, mais je sais trop l'entendre.
Le fils de son ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix est donc fait !

De jeunes filles dressent un autel au fond du théâtre.

OBÉIDE.

Tu vois l'autel sacré.
375 Que préparent déjà mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir ?

SCÈNE II.

Obéide, Sulma, Indatire.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle en ces forêts si chères ;
380 Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
L'hymen est parmi nous le noeud que la nature
Forme entre deux amants de sa main libre et pure.
385 Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux.
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune.
Ici le coeur fait tout, ici l'on vit pour soi ;
390 D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière,
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et sait venger sa mort.
395 Préfères-tu nos moeurs aux moeurs de ton Empire ?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire ?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton coeur ouvert la naïve candeur ;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père ;
400 Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger ;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Écbatane est-ce ainsi qu'on s'explique ?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
405 Dans cette ville immense a pu te mettre au jour ?
Est-il vrai que les yeux brillèrent à la Cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
410 Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur ?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... - Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton coeur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
415 Vois-tu d'un oeil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les serments
Dont nos coeurs et nos dieux sont les sacrés garants ?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
420 Qui fatigue ces Dieux dans ta superbe ville.
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présents de la nature, images de nos coeurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des Cieux le grand et juste maître
Préfère ce saint culte, et cet autel champêtre,
425 À nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos riants bocages ?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

430 Les Persans ! - Que dis-tu ? - Les Persans !

INDATIRE.

Tu frémis !
Quelle pâleur, ô ciel ! Sur ton front répandue !
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue ?

OBÉIDE.

Ah ! Ma chère Sulma !

SULMA.

Votre père et le sien
Viennent former ici votre éternel lien !

INDATIRE.

435 Nos parents, nos amis, tes compagnes fidèles.
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

OBÉIDE, à Sulma.

Allons, - je l'ai voulu.

SCÈNE III.

Obéide, Sulma, Indatire, Sozame, Hermodan.

Des filles couronnées de fleurs, et des Scythes sans armes font un demi-cercle autour de l'autel.

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes serments, où jurèrent nos pères.

À Obéide.

440 Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères ;
Notre culte, Obéide, est simple comme vous.

SOZAME, à Obéide.

De la main de ton père accepte ton époux.

Obéide et Indatire mettent la main sur l'autel.

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
À nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,
445 De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant ;
Et, toujours plus épris, et toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre, et de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me sou mets, grands Dieux, à vos augustes lois ;
450 Je jure d'être à lui. - Ciel ! Qu'est-ce que je vois !

Ici Athamare et des Persans paraissent dans le fond.

SULMA.

Ah ! Madame.

OBÉIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah ! Sozame,
Quelle terreur subite a donc frappé son âme ?
Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

Les femmes Scythes sortent avec Indatire.

SCÈNE IV.

**Sozame, Hermodan, Athamare, Hircan,
Scythes.**

SOZAME.

455 Scythes, demeurez tous... Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange et le plus effroyable.

Athamare avance avec deux suivants.

Athamare, est-ce toi ? Quel sort impitoyable
T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proscrit ma tête ;
460 Viens-tu la demander ? Malheureux, elle est prête ;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable et redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

465 Peuple juste, écoutez ; je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.
Apprenez que dans moi vous voyez un coupable ;
Vous voyez dans Somaze un vieillard vénérable
Qui soutint autrefois de ses vaillantes mains
470 Le pouvoirs dont Cyrus effraya les humains.
Quand Smerdis a régné, ma fougueuse jeunesse,
A du brave Somaze affligé a vieillesse.
Smerdis l'a dépouillé de ses biens, de son rang.
Une sentence inique a poursuivi son sang.
475 Ce prince est chez les morts ; et la première idée
Dont après son trépas mon âme est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené
Pour expier ma faute hélas trop pardonnable ;
480 La suite en fut terrible, inhumaine, exécration ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer.
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance ;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;
485 C'est tout ce qui demeure aux enfants de Cyrus ;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Approuve mes regrets, mon repentir, mes vœux.
490 L'objet de mes remords est de te rendre heureux.
Renonce à tes déserts, et revois ta patrie ;
Écoute en ta faveur ton prince qui te prie,
Qui met à tes genoux sa faute et ses douleurs,
Et qui s'honore encore de les baigner de pleurs.

HERMODAN.

495 Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, malheureux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener.
Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon coeur ; il n'est point inflexible.
500 Mais je lis dans le tien ; je le connais sensible.
Je vois trop les chagrins dont il est désolé :
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus temps ; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
505 Retourne en tes états où tu devais rester ;
Abandonne un objet qui te les fit quitter.
Tu m'entends, il suffit. Va, pars, et rends-moi grâce
De ne pas révéler ton imprudence audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

510 Viens, redoublons les noeuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

Athamare, Hircan.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. Ô ciel ! Ô destinée !
Ô passion fatale à me perdre obstinée !
Il n'est plus temps, dit-il : il a pu sans pitié
Souffrir à ses genoux maître humilié.
515 Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon oeil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
520 Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée ?
Ciel ! Quel temps je prenais ! À cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands dieux, s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes.
525 Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitants, mais de vaillants guerriers,
Qui, sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
530 De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance ;

Ils savent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

535 Tu t'abuses, ami ; je les connais assez ;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats
L'honneur d'être comptés au rang de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux...

ATHAMARE.

540 Ah ! C'est trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inspire.
Ma passion m'emporte, et ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs États !
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne ;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
545 Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;
Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur,
550 Si ce coeur déchiré ne peut fléchir son coeur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez...

ATHAMARE.

Non - je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende ? Et que de la cruelle
Un rival méprisable, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur !
555 Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître !
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
Entre un Scythe et son maître a-t-elle à balancer ?
Dans son coeur autrefois j'ai vu trop de noblesse,
560 Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté !

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père,
S'il méprise mes pleurs, - qu'il craigne ma colère.

565 Je sais qu'un prince est homme, et qu'il peut s'égarer.
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
Reconnaissant sa faute et s'oubliant soi-même,
Il va jusqu'à flétrir l'honneur du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
570 Que s'il demande grâce, il la doit obtenir.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Athamare, Hircan.

ATHAMARE.

Quoi ! Je ne puis la voir ! Ô tendresse ! Ô courroux !
Que d'affronts redoublés !

HIRCAN.

Seigneur contraignez vous.

ATHAMARE.

Me contraindre ! Qui ? Moi !

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes...

ATHAMARE.

575 Elle était en danger ? Obéide !

HIRCAN.

Oui, Seigneur ;
Et, ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels moments, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit ; un Scythe qu'autrefois
580 La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui ! Son époux, un Scythe !

HIRCAN.

Eh quoi, cette nouvelle
À votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler !

ATHAMARE.

585 Eh ! Qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler ?
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire ?
Son époux, me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'espérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
590 Aux clartés des flambeaux que j'ai vus disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel,
Qu'un long tressaillement suivi d'un froid mortel
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
595 La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asile malheureux dont son père a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

600 Mon coeur, à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite ;
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
605 Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel est tombée éperdue !
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'oeil
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
610 Mes amours emportés, mes feux illégitimes,
À l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage.
615 Elle aura rassemblé ces objets de terreur ;
Elle imite son père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Il serait bien affreux, j'ose ici vous le dire,
Que vous eussiez quitté le soin de votre Empire,
Chargé d'un repentir si noble et si profond,
620 Pour venir en Scythie essayer une affront.

ATHAMARE.

Ah ! Lorsqu'elle m'a vu, si son âme surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise,
Si, lisant dans mon coeur, son coeur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé ! -
625 Cher ami, je m'égare, et je me rends justice ;
Je fais ce qu'on me doit ; il faut qu'on me haïsse.

Qu'ai-je fait, malheureux ! Et quel sera mon sort ?
Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
630 Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie !

HIRCAN.

Elle l'aime sans doute.

ATHAMARE.

Ah ! Pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime sa patrie - elle épouse Indatire ! -
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire
635 Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne.
Ici vous péririez : vous êtes dans des lieux
640 Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien ! J'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse !
Âge des passions ! Trop aveugle jeunesse !
Où conduis-tu les coeurs à leurs penchants livrés ?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?

Indatire passe dans le fond du théâtre, à la tête d'une troupe de guerriers.

645 Que veut le fer en main cette troupe rustique ?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers ; la valeur les apprête.
650 Voyez-vous Indatire ? Il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclu de ces solennités,
Et les moeurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

655 Grands dieux ! Vous me voulez conduire en sa présence.
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.
Je l'aperçois.

ATHAMARE.

Va, cours, obtiens, si tu le peux,
660 De ce père implacable un pardon généreux. -
Des chaumes ! Des roseaux ! Voilà donc sa retraite !
Ah ! Peut-être elle y vit tranquille et satisfaite.
Et moi...

SCÈNE II.

Obéide, Sulma, Athamare.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournes pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
665 Qu'à vos genoux tremblants un malheureux périsse !

OBÉIDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse !
C'en est trop. - Laisse-moi, fatal persécuteur ;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le coeur.

ATHAMARE.

Écoute un seul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare ?
670 Dans l'état où je suis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Tu sais que mes forfaits, que tes calamités,
Ta malheureuse fuite en ces bord écartés,
Tout fut fait par l'amour. Cet amour qui t'offense,
Alla dans ses excès jusqu'à la violence.
675 Par un autre hyménée enchaîné malgré moi,
Je ne pouvais t'offrir un rang digne de toi.
J'outrageais ta vertu, quand j'adorais tes charmes.
J'ai payé ce moment de quatre ans de mes larmes.
Le malheurs inouïs sur ta tête amassés,
680 Je les ai tous sentis, et tu m'en crois assez :
Mon abord en ces lieux le fait assez connaître.
Le ciel de tous côtés m'a fait enfin mon maître ;
Smerdis et mon épouse en un même tombeau
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau.
685 Ectabane est à moi. - Non, pardonne, Obéide,
Ectabane est à toi ; L'Euphrate, la Perside,

Et la superbe Égypte, et les bords Indiens,
Seraient tous à tes pieds s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, et ma vie, et toute la nature
690 Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand coeur, Obéide, ainsi que ta beauté,
Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté ;
Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
695 Ô coeur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir ?
Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? Et pourquoi de si loin
700 Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon - qui serait inutile ?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois.
705 Sans un crime à mon coeur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide respire ;
710 Prends pitié de mon sort, - et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! Un vil mortel !

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen - qui te passe en vertu ?

ATHAMARE.

Non, c'est pousser trop loin ta haine et ton outrage.
Non, les Dieux ont brisé cet infâme esclavage.
715 Eux-mêmes ils t'ont ravi l'usage de tes sens,
Lorsque tu prononçais tes malheureux serments,
Qui sans doute offensaient leur majesté suprême,
Et l'honneur de ta race aussi bien que moi-même :
Et je jure à ces Dieux de ton honneur jaloux
720 Qu'Indatire jamais ne sera ton époux.

OBÉIDE.

Tu ne saurais changer a loi de sa contrée :
Elle seule y commande, elle est toujours sacrée.
C'en est fait, - pour jamais le joug est imposé,
Par aucune puissance il ne sera brisé.
725 Il est d'autant plus saint, d'autant plus redoutable,
Que mon père en tout temps à mes vœux favorables,
Du pouvoir paternel oubliant tous les droits,
En m'offrant un époux n'a point forcé mon choix.

ATHAMARE.

Ah ! Cruelle !...

OBÉIDE.

Arrachée au reste de la terre,
730 J'étais morte pour toi, je vivais pour mon père.
Ses malheurs, ses vieux ans avaient besoin d'appui,
Il en demandait un, je le donne aujourd'hui.
Mes jours étaient affreux. Si l'hymen en dispose.
Si tout finit pou moi, toi seul en es la cause.
735 Toi seul m'as condamné à vivre en ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Laisse moi dans mes fers ;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne noeud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne reçoit pas ;
740 C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah ! - c'est pour mon malheur. -

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périsses la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours !

ATHAMARE.

Obéide à la haine a consacré ses jours !

OBÉIDE.

745 Mes jours étaient affreux ; si l'hymen en dispose,
Si tout fiait pour moi, toi seul en es la cause ;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.[4]

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers ;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
750 Formé l'indigne noeud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas.
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah ! - c'est pour mon malheur. -

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
755 Que son coeur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui...

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère :
Il est fait ; mon honneur ne peut le démentir,
760 Et Sozame jamais n'y pourrait consentir :
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un coeur au désespoir.
765 Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient ; sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors ; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

770 Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis. - Allons voir quel sang je dois répandre.

SCÈNE III.

Sozame, Obéide, Sulma.

SOZAME.

775 Dieux ! Athamare encore !- et tu viens de l'entendre
Ce fatal ennemi nous poursuivra toujours !
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
De ses faibles états dont il est maître à peine,
De notre obscur asile on voit ce qui l'amène.
Je reconnais en lui cet espoir indompté
780 Que ni frein, ni raison n'ont jamais arrêté.
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père - il vous respecte - il ne me verra plus :
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

785 Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins ; - j'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

790 Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose ?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander ?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briser tes liens, de le suivre avec toi,
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
795 De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire, en tes bras, par son père conduit,
800 De l'amour le plus pur attend le digne fruit :
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains, et simples sans bassesse ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité :
805 Et surtout, de leurs lois vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader ;
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?
Vous savez si, du sort bravant les injustices,
810 J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices ;
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir - ainsi que ma misère.
Allez, - Vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

815 Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur.
Triste et commun effet de l'âge et du malheur ?
Je tremble seulement que ton coeur ne gémisses.
Ô de ms derniers ans tendre consolatrice,
Va, ton père est bien loin e te rien reprocher.
820 Ton époux fut ton choix, et sans doute il t'est cher.
Je vrais trouver son père, et préparer la fête.
Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête.

Il sort.

Scène IV.
Obéide, Sulma.

SULMA.

Quelle fête cruelle ! Ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour ?

OBÉIDE.

825 Ah dieux !

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié ?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu - j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Hairiez-vous toujours la cour et la patrie ?

OBÉIDE.

830 Malheureuse ! - Jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre coeur : je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas !

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats ;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
835 Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.[1]
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
840 Un coeur, un faible coeur les peut-il soutenir ?

SULMA.

Ecbatane... un grand prince...

OBÉIDE.

Ah ! Fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?
Que t'a fait Obéide ? Et pourquoi découvrir
Ce trait longtemps caché qui me faisait mourir ?
845 Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure.
De tes funestes mains déchirer ma blessure ?

SULMA.

Madame, c'en est trop ; c'est trop vous immoler
À ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
À d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
850 Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas ! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous !
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime ?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
855 Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître ?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
860 L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien ?
M'en croirez-vous ? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour ;
865 Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux ;
Il coûterait du sang ; le succès est douteux ;
Mon père expirerait de douleur et de rage. -
870 Enfin l'hymen est fait : - je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre oeil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
875 Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois ;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable. -
Quel parti prenez vous ?

OBÉIDE.

Celui du désespoir.

SULMA.

880 Dans cet état affreux, que faire ?

OBÉIDE.

- Mon devoir.

L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, et que j'ai dans mon coeur.
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Athamare, Hircan.

ATHAMARE.

885 Penses-tu qu'Indatire osera me parler ?

HIRCAN.

Il l'osera, seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne : - Il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, ci-oyez-moi, connaissent peu la crainte ;
Mais d'un tel désespoir votre âme est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
890 Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
À vos premiers suivants ne parler qu'à genoux ;
895 Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance ?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai ; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre ; et ma gloire éternelle
900 Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix, de sa beauté ?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide ;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
905 L'amour, la jalousie, et ses emportements,
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourments ;
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

SCÈNE II.
Athamare, Indatire.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
935 On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

940 Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles :
Le dernier des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche, et plus grand, et plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

945 Qui borne ses désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton coeur ne connaît point les voeux intéressés ;
Mais la gloire, Indatire ?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour, à l'abri de mes armes :
On ne la trouve point dans le fond des déserts ;
950 Tu l'obtiens près de moi, tu l'as, si tu me sers.
Elle est sous mes drapeaux ; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

À servir sous un maître on me verrait descendre !

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
955 Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi :
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
960 Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompt leur justice ;
965 Ils n'ont su que servir ; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
970 Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers.
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés.
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
975 Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Égal à toi, sans doute, et non moins respectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie, et cherche à la vanter ;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté, que permet la grandeur souveraine
980 Ne daigne pas ici lutter contre la tienne. -
Te crois-tu juste au moins ?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter ?

INDATIRE.

À toi !

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites ;
985 Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que sans injustice on ne peut m'enlever.
Rends sur l'heure Obéide.

INDATIRE.

À ta superbe audace,
À tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération
990 Que l'univers estime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre ;
Elle était ta sujette ! Oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes États ?
995 Le ciel, en le créant, forma-t-il l'homme esclave ?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,

Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains
 Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains ?
 Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
 1000 Qu'il rampe, j'y consens ; il est libre en Scythie.
 Au moment qu'Obéide honora de ses pas
 Le tranquille horizon qui borde nos états,
 La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
 L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
 1005 Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
 Ces biens, perdus ailleurs, et par nous recueillis,
 De la belle Obéide ont été le partage.

Apanage : Terme de féodalité. Terres
 ou certaines portions du domaine
 royal qu'on donne aux princes pour
 leur subsistance, mais qui reviennent
 à la couronne après l'extinction de
 leurs descendants mâles. [L]

ATHAMARE.*Fier et très passionné.*

Il en est un plus grand, celui que mon courage
 À l'univers entier oserait disputer,
 1010 Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
 Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
 Et dont avec fureur mon âme est possédée ;
 Son amour : c'est le bien qui doit m'appartenir ;
 À moi seul était dû l'honneur de la servir.
 1015 Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
 Que de ce coeur altier je lui soumis l'empire,
 Avant que les destins eussent pu t'accorder
 L'heureuse liberté d'oser la regarder.
 Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

1020 Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
 Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
 Sa libre volonté m'a choisi pour époux ;
 Ma probité lui plut ; elle l'a préférée
 Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée :
 1025 Et tu viens de la tienne ici redemander
 Un coeur indépendant qu'on vient de m'accorder !
 Ô toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
 Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence ;
 Fuis ; cesse de troubler, si loin de tes états,
 1030 Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
 Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
 M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
 Je suis homme, on m'outrage, et ce fer me suffit
 Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
 1035 Cède Obéide, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi ! Nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
 Ton accueil nous flattait, notre simplicité
 N'écoutait que les droits de l'hospitalité ;
 Et tu veux me forcer, dans la même journée
 1040 De souiller par ta mort un si saint hyménée !

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue : - On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche...

INDATIRE.

Ah ! c'en est trop...

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

Suis-moi,

Il sort.

SCÈNE III.

Indatire, Hermodan, Sozame, Un Scythe.

HERMODAN, à Indatire, qui est près de sortir.

Viens ; ma main paternelle,
Te remettra, mon fils, ton épouse fidèle.
1045 Viens, le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai :
Allez. - Ô cher objet ! Je te mériterai.

Il sort.

SCÈNE IV.

Hermodan, Sozame, Un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre ? Il diffère...

HERMODAN.

Ah ! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon âme !
As-tu vu sur son front des signes de fureur ?

SOZAME.

1050 Que ! en serait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon coeur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père :

Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

1055 Tu me fais frissonner : - avançons ; Athamare
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés, et mes sens éperdus
Trahissent mon courage, et ne me servent plus. -

Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.

Mon fils ne revient point : - j'entends un bruit horrible.

Au Scythe qui est auprès de lui.

1060 Je succombe. - Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combattants.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

SOZAME, à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN, se relevant à peine.

Oui, j'ai pu me tromper ; oui, je renais.

SCÈNE V.

**Hermodan, Sozame, Athamare, l'épée à la
main, Hircan, Suite.**

ATHAMARE.

1065 Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez !
C'en est fait. Aux armes !

HERMODAN, effrayé, en chancelant.

Quoi ! Barbare...

SOZAME.

Ô ciel !

ATHAMARE, à ses gardes.

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéide ;
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
1070 Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
- C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon coeur saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
1075 Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? Ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse et de percer ton coeur ;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.
Mais il a dû tomber sous la main qui l'immole.
1080 Vieillard, ton fils n'est plus. Que ton coeur se console.
Il est mort en brave homme.

HERMODAN.

Achève tes fureurs ;
Achève. - N'oses-tu ? Quoi ! tu gémis, - Je meurs.
Mon fils est mort, ami ! -

Il tombe sur le banc de gazon.

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
1085 Dont le coeur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire et me suivre.

SOZAME.

Moi ! Ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre :
Attends mon ordre.

SCÈNE VI. Sozame, Hermodan.

SOZAME, se courbant vers Hermodan.

Tous mes malheurs et d'effroi !
1090 Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi. -
Il m'entend - il me voit - Il revient - il soupire -
Hermodan !

HERMODAN, se relevant avec peine.

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
1095 S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante ;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront. La même sépulture.
1100 Contiendra notre cendre ; oui, ma bouche le jure.
Athamare après tout, violent, emporté,
A d'un coeur généreux la magnanimité.
Il ne m'enviera pas cette grâce dernière. -
Allons, j'entends au loin la trompette guerrière,
1105 Les tambours, les clairons, les cris des combattants.

HERMODAN.

Ah ! L'on venge mon fils. Je retrouve mes sens.
Nos Scythes sont armés... Dieux, punissez les crimes,
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes.
Nous en mourrons pas seuls.

SCÈNE VII.

Sozame, Hermodan, Obéide.

SOZAME.

Ô ma fille, est-ce vous ?

HERMODAN.

1110 Chère Obéide. - hélas !

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.

Dans l'horreur du combat avec peine échappée
À la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.

À Hermodan.

1115 Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux ;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous mes yeux, à ma porte, et dans la place même
1120 Où, pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas, toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous cotés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,
Ou se dispute encor ses membres qu'on déchire.
1125 Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.

À tous deux.

Où voulez-vous aller, et sans force et sans armes ?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin ;
1130 Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah ! Si mon triste sort pouvait être adouci,
Il le serait par toi.

SOZAME.

Que faisons nous ici ?

1135 Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, et c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII.

Sozame, Hermodan, Obéide, Un Scythe.

LE SCYTHE.

1140 Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Mon fils serait vengé ! n'est-ce point une erreur ?
Déités immortelles,

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, et le Scythe est vainqueur.
La moitié des Persans à la mort est livrée.
L'autre qui se retire est partout entourée
1145 Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
Où bientôt sans retour ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? Ce fier Athamare ?
1150 Sur nos Scythes mourants qu'a fait tomber sa main,
Épuisé, sans secours, enveloppé soudain,
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu. - Puissances souveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

1155 De ce cruel enfin nous serons vengés tous ;
Nos lois, nos justes lois seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel !... Quelles sont ces lois ?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME, à part.

Ô comble de douleur et de nouveaux ennuis !

OBÉIDE, à Hermodan.

- Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits.
On verrait Écbatane en secourant son maître,
1160 Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien : - Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père !...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.
Mânes de mon cher fils, que ton ombre en jouisse !
1165 Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère, et le seras toujours,
Qui de ta piété filiale et sincère
N'as jamais altéré le sacré caractère,
Ne t'apprendrons bientôt ce qu'une austère loi
1170 Attend de mon pays, et demande de toi.

Il sort.

OBÉIDE.

Où suis-je ! Qu'a-t-il dit ! Où me vois-réduite !

SOZAME.

Dans quel abîme affreux hélas ! T'ai-je conduite !
Viens; je t'expliquerai ce mystère odieux.

OBÉIDE.

Je n'ose le prévoir : - je détourne les yeux.

SOZAME.

1175 Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah ! Laissez-moi mourir, Seigneur, sans vous entendre.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

**Obéide, Sozame, Hermodan, Troupe de
Scythes armés de javelots.**

*On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un
Scythe met un glaive sur l'autel.*

OBÉIDE, entre Sozame et Hermodan.

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glaces votre loi doit prescrire ?
Quel est cet appareil terrible et solennel ?

SOZAME.

1180 Ma fille - il faut parler - voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
1185 Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon âme,
M'ont rendu cher ton fils : - mon sort suivait son sort
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,
1190 Veut que de son époux une femme chérie,
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des Dieux, le sang du meurtrier ;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances ;
Que du glaive sacré qui punit les offenses,
1195 Elle arme sa main pure, et traverse le coeur,
Le coeur du criminel qui ravit son bonheur.
Le Ciel t'a réservé ce sacré ministère. -

OBÉIDE.

Moi ! - Je dois vous venger !

HERMODAN.

Oui, ma fille !

OBÉIDE.

Ah ! Mon père !...

SOZAME.

Où sommes nous réduits !

OBÉIDE.

Peuple, écoutez ma voix. -

1200 Je pourrais ajouter, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères.
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin.
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
1205 Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage ;
Que de deux combattants d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaissez le prix de la vaillance,
1210 Vous aimez la justice ainsi que la vengeance :
Commandez, mais jugez ; voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
1215 Il meurt dans des tourments pires que le trépas.
Tu connais nos moeurs, et nous n'hésitons pas.

OBÉIDE.

Et si hais vos moeurs, et si je vous refuse !

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse ;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

1220 D'un peuple qui t'aima tu deviendras l'horreur.

HERMODAN.

Il vous faut de ma main cette grande victime !

LE SCYTHE.

Tremble de rejeter un droit si légitime.

OBÉIDE, après quelques pas et un long silence.

- Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! Grands dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels

En fais-tu le serment ?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels.

1225 Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en sûr, tu l'auras : - mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté,
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
1230 Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père ;
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

**LE SCYTHE, après avoir regardé tous ses
compagnons.**

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils

Se déclare soumise aux lois de mon pays ;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
1235 Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

À ces autels sanglants

Je vous rappellerai quand il en sera temps.

SCÈNE II.
Sozame, Obéide.

OBÉIDE.

Eh bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
Dans le coeur d'Athamare aurait conduit ta main,
1240 De son monarque ingrat, j'aurais percé le sein,
Il le méritait trop. Ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée,
Tous mes ressentiments sont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes sentiments secrets ?
1245 Dans le fond de mon coeur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire ;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes serments.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
1250 Vous savez quels tourments un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, - et qu'il me faut porter,
Parlez : - sur son tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, croyez-moi, vengeront leur outrage.
1255 Les enfants d'Ecbatane, en ces lieux détestés
Descendront du Taurus à pas précipités.
Les grossiers habitants de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
À ces tigres armés voulez-vous annoncer
1260 Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déjà ; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, Seigneur, de les persuader.
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander.
1265 Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre ;
1270 Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront servi ta prière et mes soins ?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de rois que ta main va répandre,
1275 Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révééré,
Qui coupable envers nous n'en est pas moins sacré.

OBÉIDE.

Il l'est : - Mais je suis Scythe, - et le fus pour vous plaire :
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille !

OBÉIDE.

C'est assez, Seigneur, j'ai tout prévu.
1280 J'ai pesé mes destins ; et tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire.
La victime est promise au père d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole : - allez, il vous attend.
Qu'il me garde la sienne ; - il sera trop content.

SOZAME.

1285 Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage ;
Laissez-moi m'affermir ; mais surtout obtenez
Un traité nécessaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
1290 Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois : - le reste est dans la main des Dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon coeur abhorre.
1295 Mais après tant de maux mon courage est vaincu.
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III.

OBÉIDE.

Ah ! C'est trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire et m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
1300 Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche ;
Je fus esclave assez : - ma liberté s'approche.

Scène IV. OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands dieux ! Que j'ai tremblé
Lorsque disparaissant à mon oeil désolé,
1305 Vous avez traversé cette fouie sanglante !
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente ;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! Quel hyménée ! Et quel sort rigoureux !

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

1310 Ciel ! On m'aurait dit vrai ! - Quoi ! Votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé !

OBÉIDE.

Moi ! Complaître à ce peuple, aux monstres de Scythie,
À ces brutes humains pétris de barbarie,
1315 À ces âmes de fer, et dont la dureté
Passa longtemps chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
1320 Croit dans le sang humain se baigner par devoir. -
J'ai fui pour ces ingrats la Cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, et si prompt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir !
1325 Qui ? Moi ! Complaître au Scythe ! - Ô nations ! Ô terre !
Ô rois, qu'il outragea ! Dieux maîtres du tonnerre !
Dieux témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer !

1330 Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la discorde et la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfants,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirants,
Sous des monceaux de morts avec eux disparaître !
Que le reste en tremblant rugisse aux pieds d'un maître.
1335 Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil ;
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage !
- Où vais-je m'emporter ! Vains regrets ! Vains éclats !
1340 Les imprécations ne nous secourent pas.
C'est moi qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

1345 Si j'avais refusé ce ministère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours ; et s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
1350 La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi, plein d'amour et d'espoir ;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème ;
Il met tout à mes pieds : et tandis que moi-même
1355 J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens ;
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

SULMA.

1360 C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels,
Qui du sang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

1365 Non, ils la porteraient dans ce coeur adoré,
Ils l'y tiendraient sanglante, et du glaive sacré
Il tourneraient l'acier enfoncé dans ses veines.

SULMA.

Se peut-il !...

OBÉIDE.

Telles sont leurs âmes inhumaines ;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé ;
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé.
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père,
1370 Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause ?

OBÉIDE.

1375 Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce Sénat agreste
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah ! Vous rendez la vie à mes sens effrayés !
1380 Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉIDE.

Sulma !...

SULMA.

Vous frémissiez.

OBÉIDE.

- Il faut qu'il s'accomplisse.

Agreste : Qui a un caractère de
rusticité sauvage. Il se dit aussi
quelquefois en parlant des personnes.
Homme agreste. Manières agrestes.
Les Romains étaient un peuple agreste.
[L]

SCÈNE V.

**Obéide, Sulma, Sozame, Hermodan, Scythes,
armés, rangés au fond, en demi-cercle, près de
l'autel.**

SOZAME.

Ma fille, hélas ! du moins nos Persans assiégés
Des pièges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

1385 Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.

À Obéide.

De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

1390 Et la loi des serments est une loi suprême,
Aussi chère à nos coeurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'est assez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang sera sacré,
Sitôt que cette main remplira vos vengeances ?

HERMODAN.

1395 Tous seront épargnés. Les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

*On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui et
Hermodan.*

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah ! Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéide !
Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un coeur à toi seule en tout temps réservé,
1400 On y verra ton nom c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.

Grâces aux immortels, tous mes voeux sont remplis ;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
1405 Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains, en m'immolant que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté,
Si ta main, si tes yeux, si ton coeur qui s'égare,
1410 S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille !...

SULMA.

Ah ! Madame...

OBÉIDE.

Ô Scythes inhumains !
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon prince ; il est plus, - je l'adore,
Je l'aimai seul au monde, - et ce moment encore
1415 Porte au plus grand excès dans ce coeur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure,
Dans un sang criminel doit laver son injure. -

Levant le glaive entre elle et Athamare.

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens : -
1420 Il l'est ; - sauvez ses jours, - l'amour finit les miens.

Elle se frappe.

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.

Elle tombe à mi-corps sur l'autel.

HERMODAN.

Obéide !

SOZAME.

Ô mon sang !

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide !

Il veut saisir le fer.

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi.
1425 Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

Athamare tombe sur l'autel.

HERMODAN.

Dieux ! Vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères !

SOZAME, à Athamare.

Dieux ! De tous mes tourments tranchez l'horrible cours ;
Tu dois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
1430 Ensevelis du moins le père avec la fille,
Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort ;
Soumettons-nous au ciel, arbitre de la mort. -
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice,
Scythes, que la pitié succède à la justice.

FIN

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le ViceChancelier, Les Scythes,
Tragédie, par M. de Voltaire, et je crois qu'on peut en permettre
l'impression. À Paris, ce 21 mars 1767, MARIN.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].